

Pour prétendre étudier le milieu, mieux vaut savoir de quoi il s'agit ? Pourquoi faudrait-il l'étudier ? Et qu'est-ce qu'étudier ?... Cette réflexion explore principalement la première de ces questions.

Le milieu, c'est quoi ? C'est qui ?

Un enfant est malade, soignez le milieu.

Makarenko

Écartons d'abord le « Milieu », au sens de crime organisé¹ – non que son étude manquerait d'intérêt, surtout pour la connaissance de la nature humaine.

Le milieu, c'est ce qui est équidistant des extrémités, dans un segment, dans un cercle... L'étymologie du mot le confirme : **mi**=moitié, **lieu**=*locos*, ce qui est à la moitié du lieu, ce qui est en plein centre, « au milieu » quoi ! Exemples : au milieu du champ, de la foule...

Ce n'est que par extension, voire déformation, que milieu en vient à désigner, non plus ce centre, mais ce qui entoure ce centre.

Le « milieu » est donc au milieu du « milieu » – et inversement. Pour distinguer les deux sens du mot « milieu », nous utiliserons les expressions « milieu-*centrum* » et « milieu-*mesos* ». Dans un cercle, le milieu-*centrum* est donc le centre du cercle, à égale distance de chaque point de la circonférence. Le milieu-*mesos*, c'est la surface du disque, ce qui entoure le centre jusqu'à la circonférence.

Cette distinction milieu-*centrum* et milieu-*mesos* est loin de n'être qu'une simple question de lexique. Elle entraîne plusieurs conséquences, épistémologiques (scientifico-physiques) autant que philosophiques (méta-physiques).

La première, c'est qu'il s'agit bien de deux « choses » distinctes, ce qui ne veut pas dire sans relations. La deuxième, c'est qu'il ne peut exister de *centrum* sans *mesos* – et inversement.

La troisième, c'est que le *mesos* est, en quelque sorte, attaché au *centrum* et le suit dans ses déplacements. Le milieu-*mesos* évolue donc en même temps que le *centrum*, dans le temps et dans l'espace. Le *mesos* est donc instable et occasionnel.

La quatrième, c'est que tout « point » pris pour repère devient *centrum* et définit un nouveau *mesos*.

En corollaire, chaque *centrum* peut devenir, à son tour, un *mesos*. Un être vivant (*centrum*) est entouré d'un *mesos*, mais il est lui-même un *mesos* pour, par exemple, l'un des organes qui le constituent.

Et chacun des organes (*centrum*) devient tout aussi bien le *mesos* des autres. Et même une cellule comprend un noyau et un « milieu-*mesos* » nourricier...

Dans l'autre sens, le *mesos* d'un organisme vivant est lui-même inclus dans un *mesos* plus vaste dont il est, en quelque sorte, le *centrum*, et ainsi de suite. Jusqu'à considérer la Terre comme un *centrum* – c'est l'hypothèse Gaïa² – elle-même *centrum* de galaxies, etc.

La distinction *centrum-mesos* et les emboîtements de ce binôme ne sont pas pour autant paralysants. Ils obligent déjà à préciser de quoi je parle quand je parle de « milieu ». Ils montrent aussi l'extrême enchevêtrement des éléments constitutifs de la vie³. Ils montrent encore que l'important n'est pas les éléments, mais leurs relations, leur interdépendance⁴.

¹ Dit aussi *Mitan*, *Haute pègre*, *Grand banditisme*. Abréviation utilisée pour la première fois par Francis Carco, dérivée de l'expression journalistique « un milieu très spécial »

² James Lovelock, *La terre est un être vivant : L'hypothèse Gaïa*, Flammarion.

³ C'est la question, en 1972, d'Edward Lorenz : « Le battement d'ailes d'un papillon au Brésil peut-il provoquer une tornade au Texas ? »

⁴ À l'opposé des « leçons de choses » qui avaient, du moins, le mérite de la franchise.

L'être humain est pris dans un milieu-*mesos* qui le définit. Il suffit à un enfant de naître, ou à un adulte de s'installer, en Papouasie ou au pôle Nord, voire en France, pour devenir Papou, Lapon ou Français, avec une langue, des actes de survie, des mœurs de vie en société... particuliers⁵. L'individu est d'abord un être social⁶ et n'advient que par la société qui le façonne – la coexistence précède l'existence. Par la suite, bien entendu, il contribue à donner « forme » à cette société.

De ce point de vue, le *mesos* peut être grossièrement défini comme tout ce qui est capté im/médiatement (sans *media*) par les cinq sens. C'est ce qui est vu *directement* dans l'entourage, par exemple. Ce qui en est physiquement absent peut néanmoins y être présentifié – avec, par exemple, un appareil tel la télévision, avec la parole, avec l'imprimé... En fait, c'est surtout le mental qui attribue un sens à ces signes représentatifs, voire sans aucun signe (par imagination : création d'image mentale). La présence n'est alors plus physique, mais « médiate » (médiatisée), c'est-à-dire rendue présente par un *medium* – ce *medium* étant un support ou, en tout état de cause, l'intellect pur. Cette distinction médiat/immédiat oblige, à nouveau, à reconnaître ce qui est bien là – et à ne pas le voir à travers ce qui en est dit ou montré de manière partielle ou déformée. Mais ce qui est là, c'est également, dans un autre ordre, l'invisible et l'inaudible... Que seraient le sol sans ses microorganismes, ma santé sans microbes et bactéries, le climat immédiat sans la rotation de la terre... sans tout ce qui est là, mais que mes capteurs sensoriels ne peuvent percevoir – que ces éléments soient simplement cachés ou bien hors du spectre des ondes électromagnétiques que mon corps peut percevoir. Des appareils transforment l'invisible et l'inaudible en ondes perceptibles : téléphones, téléviseurs, radars, appareils de radiographie... Sans doute, ne décodent-ils pas toutes les longueurs d'ondes électromagnétiques existantes, nous laissant imaginer l'ampleur de ce qui est là et que nous ne captions pas⁷...

D'un autre point de vue – et puisque ce sont mes capteurs sensoriels qui font exister ce qui est devant moi –, je suis bien le constructeur de ce que j'appelle le monde. « *La naturalité d'une situation est toute entière le produit du regard*⁸ ». Quand je dors, le monde disparaît. J'en crée peut-être un autre dans mes rêves⁹. Mais je suis toujours le seul auteur de ce monde que je construis. J'imagine – comment faire autrement ? – que les autres le voient comme moi, mais l'expérience le dément souvent. D'une part, cette (re)découverte me permet de comprendre mes éprouvés et mes malentendus. Personne ne m'oblige alors à être malheureux, si ce n'est avec mon accord tacite. Aussi, prendre conscience que je suis manipulé, par exemple, me suffit souvent pour m'en libérer¹⁰. D'autre part, si je crée ainsi le monde à mes vues, je peux alors ne pas me laisser enfermer dans le monde que d'autres créent pour moi, si cela ne me convient pas. Et je deviens aussi plus modeste quand je me prends à vouloir faire penser les autres comme moi¹¹. Enfin et surtout, cela me ramène à l'importance de mieux me connaître, de voir comment je me fais souffrir, de comment je me rends heureux, de comment j'agis sur, dans et avec le réel – dont je suis un élément déterminant. Le milieu (cette fois *centrum et mesos*), c'est bien moi. Cela ne fait que 2 500 ans, que Socrate l'a exprimé, souvent en vain : « Connais-toi toi-

⁵ Et même en France, comme ailleurs, des sous-groupes sociaux « marquent » l'individu. Ce qui justifie la phrase de Makarenko en exergue.

⁶ Et il n'est créé que par la société (cf. *Socialisation et éducations*, 33 p. : education-authentique.org/uploads/PDF_DIV/REA14_Documents-de-travailF.pdf)

⁷ Plus d'explications : *Ce qui est*, 10 min : <http://youtu.be/OMoSn8fDCiE>

⁸ Qu'un autre regard abolirait au profit d'une autre nature » (Luc Boltanski, *De la justification*, Gallimard, p. 164).

⁹ Je peux aussi rêver éveillé. Tchouang-tseu raconte : « Jadis, Tchouang Tcheou rêva qu'il était un papillon voltigeant et satisfait de son sort et ignorant qu'il était Tcheou lui-même. Brusquement il s'éveilla et s'aperçut avec étonnement qu'il était Tcheou. Il ne sut plus si c'était Tcheou rêvant qu'il était un papillon, ou un papillon rêvant qu'il était Tcheou » (*Œuvre complète*, UNESCO/Gallimard, p. 45). Ce qui ne fait que renforcer l'idée que c'est bien l'observateur qui crée le monde qu'il observe.

¹⁰ Épictète : *Ce qui tourmente les hommes, ce n'est pas la réalité mais les opinions qu'ils s'en font* (*Le Manuel*, V.).

¹¹ Ce qui me semble le fondement-même de la pédagogie.

même¹² ». La véritable étude du milieu serait donc tout simplement l'étude de soi – de *ce* que je suis, de *quoi* je suis, du *pourquoi* je suis, et de *comment* je construis et vois moi-même *et* ce qui m'entoure¹³.

Dans le fond, l'étude du milieu correspond à ce qui définissait l'écologie à ses débuts : l'étude des **relations** entre un organisme et son cadre de vie, entre ce dont il se nourrit (au sens large du terme) ou dont il est affecté et ce qu'il nourrit ou affecte en retour. Ce n'est pas l'étude de l'environnement ou de la nature, ni celle de l'organisme, mais bien celle de leurs relations, de leurs échanges.

J'étudie un écosystème et j'oublie facilement que je suis le constructeur de cet écosystème – lequel n'existe dès lors que pour moi et pour ceux qui le construisent (mais je ne saurai jamais s'ils construisent le même¹⁴). Mais surtout je ne vois pas toujours que je suis *aussi* cet écosystème – bien que je ne m'y voie pas¹⁵. Je suis à la fois l'observateur et l'observé – et l'observant de l'observateur en train d'observer... Ce que j'observe n'existe pas sans l'observateur¹⁶ – et inversement. Cela ne peut que renforcer ma conscience d'une étroite solidarité entre ce que je suis, le groupe dont je suis partie, et des ensembles plus vastes.

Le travail de recherche à partir du « milieu » devient un cheminement de pensée – mais tout travail de recherche peut-il jamais être autre chose ? Aussi, il me vient à l'esprit cette expression : *Voie du milieu*. Je l'ai longtemps prise comme une injonction à caractère religieux, et je l'assimilais à une compromission entre des extrêmes, une sorte de position tiédasse, un « centre mou »... Je découvre maintenant qu'il s'agit plutôt de la voie qui se dessine dans un milieu donné, dans lequel je suis aussi partie – et propre à ce seul milieu. D'autres diraient, de manière approchée : « on ne commande à la nature qu'en lui obéissant¹⁷. »

Alors oui, du 'milieu'¹⁸, sans restriction,
je *suis* – verbes suivre et être –
la voix et la voie.

Jean-Pierre Lepri

PS : Quant à savoir ce qu'est « étudier » le milieu (ou autre chose), l'étymologie me renseigne : « observation, examen de quelque chose (en 1580) », « application intellectuelle pour apprendre (en 1174) ». Apprendre étant une fonction naturelle – comme digérer, respirer... – il n'est besoin d'aucune éducation à... À moins qu'étudier le milieu n'ait le sens de « **faire étudier** le milieu à quelqu'un », ce qui soulève alors de nombreuses réflexions qui dépassent le cadre de cet article¹⁹.

¹² On oublie souvent la suite « et tu connaîtras les dieux et l'univers », c'est-à-dire tu discerneras tes constructions mentales (quelles qu'elles soient) et le réel qui te contient et dont tu es partie.

¹³ Freinet et ceux qui pensent comme lui vivent cette expérience de voir le monde à leur manière et d'agir pour qu'il devienne comme ils l'imaginent – dans des classes, en social ou dans leur vie privée.

¹⁴ Ce qui peut expliquer mes désillusions et mes déceptions : j'avais trop cru que nous partagions la même vision.

¹⁵ Les yeux ne se voient pas eux-mêmes, ni l'observateur ne s'observe dans ce qu'il observe. Les scientifiques admettent ainsi que la température indiquée par le thermomètre ou par tout instrument de mesure, n'est jamais la température de l'eau ou la mesure de l'objet mesuré, mais c'est toujours la température de l'eau ET du thermomètre ou la mesure de l'objet ET de l'instrument de mesure.

¹⁶ Cela ne minimise pas le rôle de l'observateur : heureusement qu'il y en a, notamment pour réparer les plus grosses injustices. Mais c'est un jugement – je l'assume pleinement.

¹⁷ C'est un peu l'idée de la méthode naturelle, chère à Célestin Freinet et à Masanobu Fukuoka (*L'Agriculture naturelle*, Trédaniel).

¹⁸ *mesos plus centrum*.

¹⁹ Le lecteur curieux pourra les approfondir dans notre : *La Fin de l'éducation ?* éd Le Hêtre-Myriadis.